

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 9-10

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ineffaçable, fit entendre, également en six séances, les œuvres complètes de Schumann pour le piano, puis la série des compositions originales de Liszt. M^{me} Barrière et M. Monteux ont donné en trois concerts toutes les sonates de Beethoven pour piano et violon. L'an dernier, Chopin semblait tenir la corde, et au moment où prenaient fin les auditions partielles de M. Risler, M^{me} Riss-Arbeau se donnait pour tâche passablement ingrate d'exécuter en six soirées *toutes* les compositions du maître polonais. Depuis ce moment, les amateurs parisiens ont pu suivre encore les séances de M. Tracol pour l'histoire de la musique de violon, de M. Abbiate pour celle du violoncelle.

Par un résultat heureux de la concurrence musicale et financière causée par l'accroissement du nombre des petits concerts, les artistes sérieux sont amenés à chercher dans la rédaction de leurs programmes un moyen de s'élever au-dessus du niveau commun, et d'attirer le public en ajoutant à l'attrait de leur talent celui plus efficace des œuvres exécutées. Dans les séances ainsi préparées, *la musique* tient la première place ; l'industrie ou l'acrobatie lui sont décidément subordonnées ; le virtuose choisit les œuvres à interpréter, d'après leur valeur d'art ; il se reprocherait comme un crime de morceler une sonate ; il s'honneure aussi bien de faire connaître la composition nouvelle d'un contemporain, que de tirer de l'oubli un chef-d'œuvre ancien ; il sacrifie volontairement, quand il le faut, sa personnalité, et se met tout entier au service du maître dont il fait vivre la pensée. Est-il besoin d'ajouter que ce genre de concerts est le plus intéressant, le plus louable, le plus artistique, et le seul capable de nous consoler des autres ?

MICHEL BRENET.



CHRONIQUES

GENÈVE. — Il semble que nos amateurs de musique, plus heureux que l'infortunée nation grecque, aient conclu un armistice avec les organisateurs de concerts. Ce mois a été d'un calme que seul a troublé un unique concert, auquel il convient d'ajouter les représentations de *Château d'amour* et de la revue *Au hasard*, aux Amis de l'Instruction. Mais gare à la reprise des hostilités ! Nikisch, la Messe de Becker, Colonne nous guettent ! Et l'on disait que l'Exposition n'avait pas laissé un sou à Genève !

Le concert que nous avons à enregistrer est celui donné à la mémoire de J. Brahms par les

quatuors Rehberg-Rey et Janiszewska-Pahnke, avec le concours de M^{me} Clara Schultz. Le programme était intéressant, bien que composé exclusivement d'œuvres relativement anciennes. La musique de chambre y était représentée par le quatuor à cordes en *la*, op. 26, et le sextuor à cordes en *sol*, op. 36 ; le piano par les variations pour deux pianos sur un thème de Haydn, op. 56 ; enfin le Lied par six mélodies. M^{me} Clara Schultz a fait valoir avec beaucoup d'art ces dernières, accompagnée au piano par M. W. Rehberg. Le quatuor a été également fort bien exécuté et les variations à deux pianos ont prouvé que l'harmonie la plus parfaite règne entre les deux professeurs auxquels nous devons de si intéressantes séances de musique de chambre. L'exécution du sextuor a laissé quelque peu à désirer, mais il est juste de reconnaître que cette œuvre est d'une difficulté considérable. Puisque nous sommes sur le sujet de Brahms, qu'on me permette de dire ici que c'est par ignorance que, dans l'article par moi consacré au regretté maître, j'ai réclamé l'exécution de la symphonie en *mi mineur*. J'ai appris depuis que cette œuvre a déjà été donnée à Genève. C'est égal, il est probable que le public de nos concerts la réentendrait volontiers et avec fruit, car ce n'est pas en une audition que l'on peut prétendre connaître un monument musical de cette taille.

Deux auditions d'élèves ont eu lieu depuis le dernier numéro de la *Gazette musicale*. La première était destinée à nous faire entendre quelques élèves de M^{me} Deytard-Lenoir ; la seconde était consacrée aux élèves du Conservatoire. Les auditions d'élèves sont d'excellentes choses, en ce qu'elles habituent les apprentis-musiciens au contact avec le grand public. Mais pour dire tout de suite le fond de notre pensée sur ce sujet, il ne nous semble pas que ces cérémonies rentrent sous la coupe de la critique. Tant qu'un élève est entre les mains de son ou de ses professeurs, eux seuls ont qualité pour le critiquer et si d'autres se permettent d'usurper ce droit, ils risquent fort, sans le savoir, de faire la critique des professeurs eux-mêmes et de nuire à leur autorité. Nous n'avons donc pas l'intention de critiquer les auditions auxquelles nous avons assisté, mais entendons seulement en faire mention. M^{me} Deytard-Lenoir a en M^{me} Lang-Malignon un témoignage vivant de l'excellence de son enseignement ; tout ce que nous pourrions dire ne vaudrait pas ce témoignage-là. Quant aux professeurs du Conservatoire, ils ont également fait leurs preuves et peuvent négliger le faible tribut que je pourrais apporter à une réputation qui n'est plus à établir. Un détail qui nous a charmé dans le programme de l'audition Deytard-Lenoir, c'est la large place qui y était faite aux musiciens du cru : Jaques-Dalcroze, E. Viollier, G. de Seigneux, H. de Senger.

Château d'amour a fait l'effet d'un anachro-

nisme. Sur la place du Village suisse, cette bluette eût eu un succès certain ; son vrai cadre était le plein air, avec une tour véritable et spacieuse et un nombreux personnel d'assailants et d'assiégées. Telle qu'elle a été donnée, la pièce, si l'on peut attacher ce nom à une affabulation aussi menue, n'a remporté qu'un succès d'estime. La musique de *Château d'amour* a ceci de curieux qu'elle est l'œuvre d'un graveur de médailles. Sans pousser l'impertinence jusqu'à rappeler à M. H. Bovy certain proverbe où il est question des soins à donner aux vaches, nous hasarderons l'opinion que ses médailles sont supérieures à sa musique. Il ne nous saura probablement aucun gré du compliment, car les artistes sont tous de la même famille, et Rossini était furieux si l'on insinuait qu'il faisait mieux la musique que le macaroni. La partition de *Château d'amour* contient des idées charmantes, traitées avec une maladresse qui fait parfois sourire, mais jamais méchamment. Comme chef d'orchestre, il faut reconnaître par contre que M. H. Bovy est pire que nul et il est très regrettable qu'il n'ait pas confié le bâton à quelqu'un du métier. Au lieu du gâchis qui nous a été servi et au milieu duquel il a souvent été bien difficile de démêler ce que l'auteur avait voulu dire, nous eussions sans doute eu une exécution exemplaire, car les chanteurs avaient l'air de savoir très bien leur affaire et les instrumentistes eussent interprété en se jouant cette musiquette s'ils avaient été tenus en main par un chef capable.

Nous ne pouvons quitter le sujet sans mentionner le *Prologue* écrit pour sa « fête suisse » par M. Baud-Bovy, page charmante interprétée à ravir par M^{me} L. Wisard et M. Streit. A nommer aussi le charmant décor représentant la place de Gruyère, œuvre de M. Furet, et les gracieux costumes dessinés par H. van Muyden.

EDOUARD COMBE.



NEUCHATEL. — Notre ville est restée passablement dans l'ombre cet hiver, malgré de fort bons concerts, et la presse musicale ignore peut-être encore que les 2 et 3 mai a eu lieu dans notre ville une solennité musicale d'une double importance : notre Société chorale fêtait son quart de siècle d'existence par deux auditions du *Paulus* de Mendelssohn; *Paulus*, à son tour, fêtait lui son demi-siècle. Il fit son entrée dans le monde en mai 1836 aux festivals de Dusseldorf, et c'est à partir de cette date que le nom de Mendelssohn devint tout à fait populaire. C'est surtout dans les oratorios que Mendelssohn se montre un digne représentant de Bach, dont il avait étudié à fond les œuvres.

Saint-Paul est l'oratorio dans lequel l'influence du vieux maître se fait le plus sentir. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la grandiose unité, sa forme pure et correcte, le sentiment profondément religieux et ce grand charme poétique qu'on retrouve dans toutes les œuvres du maître. L'instrumentation en est vigoureuse, brillante, les chœurs sont de large envergure et écrits d'une manière favorable à faire valoir les voix. Je n'ai pas la prétention de faire une critique détaillée de l'œuvre. Elle est une de celles dont il faudrait presque tout citer. Qu'il me suffise de dire qu'à Neuchâtel son exécution a été un succès éclatant pour solistes, choristes, instrumentistes et leur directeur distingué, M. Ed. Rœthlisberger. On ne naît pas « chef d'orchestre », est-il dit quelque part; c'est vrai, mais je ne puis m'empêcher de croire que M. Rœthlisberger, pour arriver, après quelques années seulement, à une direction aussi parfaite, devait posséder des qualités natives de « Kapellmeister ». Grâce à lui, orchestre et choristes sont arrivés à des effets d'une vraie grandeur. Ce fait est d'autant plus méritoire que le nombre des chanteurs et chanteuses est trop restreint pour une œuvre qui demande une masse vocale énorme. L'alto, qui occupe une place importante dans l'*oratorio*, n'a pas eu par moments l'ampleur voulue pour tenir tête aux voix voisines. Ce défaut disparaîtra lorsque les voix seront plus nombreuses. D'ailleurs, chez nous, les membres de la Société étant pris pour la plupart parmi l'élite musicale de notre ville, la qualité supplée à la quantité. Preuve en sont les fugues admirablement travaillées, — je dirai plus — fouillées, et les chœurs splendidement enlevés, à citer particulièrement le chœur des « lapidateurs » (n° 8), rendu avec une énergie sauvage étonnante. Et par contraste le n° 26 : « La terre bénit les envoyés des cieux, » est un petit chef-d'œuvre de sentiment, de grâce poétique; c'est ainsi du moins que nous l'a fait comprendre son interprétation.

L'ensemble choral a été magistral dans le chœur final qui couronne l'œuvre. Les soli étaient entre de bonnes mains; M^{me} Schulz, le soprano, avait au concert avec le ténor la tâche ingrate de « récitant ». Sa voix n'a plus la fraîcheur des 18 ans, c'est vrai, mais elle est devenue par contre bien timbrée, chaude et vibrante, avec cette demi-teinte de mélancolie qui lui sied à ravir et qu'elle a su mettre dans cette admirable prophétie contre « Jérusalem », n° 7. Ce morceau nous a fait passer le frisson dans les veines, et voilà pourquoi nous sommes heureux que M^{me} Schulz n'ait plus 18 ans. Qui n'a pas entendu notre charmante cantatrice dans le *Liederabend* qu'elle a bien voulu nous donner l'hiver dernier, s'est privé d'une jouissance artistique très grande. Elle ne chante pas ses « lieder », elle les dit, elle les sent et sait communiquer à son auditoire cette émotion salutaire qui vous donne des larmes dans les yeux. Je comprends qu'à Berlin et ailleurs on l'appelle « la reine des Lieder-

sängerin ». Que la Société de musique des concerts d'abonnement ait l'heureuse pensée de la faire connaître sous ce jour-là à notre public neuchâtelois, il verra que mon impression n'est pas exagérée.

L'alto, M^{me} Räuber-Sandoz, doit compter de nombreux amis parmi nous, puisqu'on a trouvé que sa voix valait la peine qu'on la fit venir de Berne pour nous chanter deux ou trois phrases musicales. Le ténor, M. Sandreuter, avait à lutter contre forte partie et pourtant il s'en est acquitté avec louanges. Sa voix avait de l'éclat, de la rondeur et s'harmonisait parfaitement avec celle du baryton dans les deux merveilleux duos, les n°s 23 et 34. M. Sandreuter est un chanteur classique interprétant les grands maîtres avec la sobriété et la simplicité qui fait la grandeur de la musique religieuse.

Nous avions une personnalité marquante pour terminer le quatuor en la personne du futur Wotan de Bayreuth. C'est vous dire que Van Rooy chante avec une largeur de style incomparable. Chaque note, chaque mot portent. Il est avant tout l'artiste qui ne sacrifie pas son art à la voix. Passion, caractères, tout est senti soit par les simples récitatifs, soit par le chant. Inoubliable sera pour nous le n° 18 « Dans ta clémence », qu'il nous a donné avec une ardeur de supplication qui rendait la scène vraisemblable, impressionnant ainsi profondément les auditeurs impressionnables. Et quelle diction!! on avait peine à réaliser que le français n'est pas sa langue maternelle. Enfin, c'était beau, bien beau, et l'auditoire s'en allait ravi, enthousiasmé, trouvant que, cette fois-ci, c'était l'apothéose de la Société chorale. Que sera-ce dans un second quart de siècle.... avec un Monsieur Röthlisberger comme chef? on ne peut qu'en augurer du bon, du très bon.

C. D.



VEVEY. — Le concert annuel de l'« Harmonie », s'il n'a pas réussi à remplir entièrement la vaste nef de St-Martin, n'en a pas moins été un événement considérable à noter dans les annales du mouvement musical romand, et une manifestation artistique du plus vif intérêt. C'est merveille de voir le résultat atteint par la courageuse petite Société sous la direction d'un maître aussi consciencieux que M. Plumhof. Là encore le *labor improbus* a triomphé de tous les obstacles, et chaque année ajoute désormais au répertoire du public vevey-sien son contingent de grandes œuvres. Dimanche dernier, trois numéros du programme étaient consacrés à l'art national, sous la forme de compositions nouvelles de M. Gustave Doret; la troisième partie du *Faust* de Schumann servait de plat de résistance, et finalement un chœur de Sucher et l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* com-

plétaient le tout. Cette dernière était exécutée dans la version de R. Wagner, et il nous a semblé que le maître moderne, malgré toute sa conscience, n'a pas réussi à s'inspirer suffisamment de l'esprit du maître ancien pour marquer complètement où finit l'un et où commence l'autre. Le chœur pour voix de femmes de J. Sucher est une page d'une grande fraîcheur et a été fort bien enlevé.

Parlons maintenant de *Faust*. L'effet des premiers numéros a été en partie compromis par l'insuffisance de l'orchestre, qui ne paraissait pas avoir consacré à cette importante partition suffisamment de travail préparatoire. Mais dès que la masse chorale est entrée sérieusement en jeu, c'est-à-dire à partir du chœur « Il est sauvé! », il a été facile de se rendre compte que l'« Harmonie » serait à la hauteur de sa tâche. Et effectivement tous les chœurs, même le redoutable « chœur mystique », tous les ensembles aussi ont été rendus avec une remarquable sûreté. Nous insistons particulièrement sur la perfection des ensembles, exécutés par des solistes amateurs pour la plupart, et qui sont considérés comme dangereux même par les gens du métier. C'est M. Troyon qui interprétait les idéales strophes du Docteur Marianus, très favorables à sa voix qui tient plus du baryton-martin que du véritable ténor. Sauf erreur, ce n'était pas la première fois que M. Troyon chantait les barytons. M^{me} Kerkow s'est tirée à souhait du rôle de Marguerite. La plus grosse part de louanges revient néanmoins au directeur de l'« Harmonie », M. Plumhof, qui, grâce à un patient et incessant labeur, est parvenu à doter Vevey d'une société chorale capable de tenir honorablement son rang parmi les meilleures de notre pays romand.

Nous avons gardé pour la fin les nouvelles œuvres de M. G. Doret. C'est à Vevey qu'ont été données pour la première fois les *Sept paroles* de notre compatriote, solennité musicale qui n'a pas peu contribué au renom de l'« Harmonie ». Entre cette société et M. G. Doret existent en conséquence des liens de reconnaissance mutuelle qui justifient amplement la place relativement large faite au compositeur vaudois dans le programme du dernier concert. L'*Hymne* pour chœur et orchestre est une page d'une extrême vigueur, pleine de noblesse et superbe comme déclamation lyrique. L'interprétation en a été à la fois correcte et brillante. La musique de M. Doret met admirablement en valeur les beaux vers de M. Baud-Bovy et l'effet produit a été considérable. Les deux mélodies pour ténor et orchestre, *Tristesse* et *Jeunesse* sont deux petits tableaux de genre délicieux de poésie et de sentiment. On ne sait ce qu'il y faut louer le plus, de la partie vocale et de la partie instrumentale. Dans *Tristesse*, c'est la seconde qui nous a surtout intéressé; dans *Jeunesse*, c'est la première. M. Doret a trouvé en M. Troyon un interprète

conscienctieux et discret, qui serait un diseur parfait s'il articulait plus nettement. En terminant, nous adressons à l'« Harmonie » un cordial au revoir à l'année prochaine.

ED. C.



CORRESPONDANCES

—

DRESDE.—Pendant ces trois derniers mois, nous avons eu relativement peu de concerts, mais tous intéressants. A l'occasion du centenaire de Schubert, on a essayé d'interpréter sa magnifique messe en *mi bemol* majeur. Tentative fort louable, quoique le résultat ait été médiocre. Après les exécutions magistrales de l'église catholique de la cour, aux offices solennels, il est difficile qu'une audition sous forme de concert, avec des éléments secondaires, vous donne une impression très favorable.

Les 5^e et 6^e concerts Nicodé ont eu leur succès accoutumé. M. Jean-Louis Nicodé est un musicien d'autorité et un esprit large comme il convient à tous ceux qui s'occupent d'art. Il ne parle pas beaucoup, il se contente d'agir. Son séjour à Moscou, en février-mars, lui a valu d'enthousiastes ovations, et le 31 mars son dernier concert de la saison, à Dresde, a été une solennité. Au programme : *Te Deum* de Bruckner, pour soli, chœurs et orchestre, donné ici pour la première fois ; neuvième Symphonie de Beethoven avec soli et chœur final. Cette année, c'est l'orchestre Winderstein de Leipzig qui a secondé M. Nicodé dans l'entreprise qu'il poursuit triomphalement depuis cinq années : interpréter en artiste les œuvres des grands maîtres et produire des compositions nouvelles que le public et la critique jugent et apprécient. Oui, le public aussi. Celui des concerts Nicodé est, en majeure partie, formé de connaisseurs.

Les concerts philharmoniques, organisés peu après les concerts Nicodé, ont quelquefois présenté de bons solistes. Au dernier, nous avons entendu l'excellent ténor, Emil Goetze, dont la voix sonore et expressive nous a dédommagés de l'insuffisance de nos ténors de scène. La Direction l'a aussitôt engagé pour le *Prophète* qu'il a chanté avec talent, mais c'est dans Wagner qu'il faudrait l'entendre. M. l'organisateur des concerts philharmoniques aime les contrastes, aussi a-t-il présenté comme second soliste un violoncelliste-amateur, M. le baron Ferdinand von Liliencron, capable de faire sa partie dans le trio Stern-Petri-Liliencron, mais pas encore assez formé pour le solo.

Des pianistes nous n'en avons pas manqué cet hiver. En tête, M. Busoni si fêté en octobre que le Mozart-Verein le rappelle pour une audition qu'il

donne en mémoire de Brahms. Il y interprétera les *Variations* du maître sur un thème de Händel.

C'est aussi une importante société : Elisabeth Verein, sous le protectorat de la reine de Saxe, qui avait convié M. Paderewski à son concert annuel. Le célèbre pianiste avait promis de jouer avec orchestre, puis, au dernier moment, tout s'est transformé en un récital où furent applaudis tour à tour Bach, Beethoven, Schumann, Schubert, Chopin, Liszt, et Paderewski lui-même. Parmi les enthousiastes de ce talent si féminin, il faut citer maintes représentantes, jeunes ou non, de la colonie étrangère. A celles-ci s'adressent les poses alanguies, les regards couverts, les gestes vagues qu'elles préfèrent de beaucoup à l'attitude simple et noble du très distingué pianiste Ferruccio Busoni.

Les concerts vocaux n'ont pas abondé cet hiver. Après de brillants succès à Berlin, Stuttgart, Christtania, etc., M^{me} Lalla Wiborg nous est revenue. Sa soirée du 15 mars, à Vereinshaussal, a parfaitement réussi. La charmante cantatrice norvégienne a chanté en italien, en allemand, en norvégien, en suédois, en français. Préparée avec un soin particulier par une française versée dans l'art de la diction lyrique, M^{me} Wiborg a fait sensation dans deux morceaux de Massenet, *Esclarmonde* et *Ouvre tes yeux bleus*, et dans une gracieuse mélodie de *Jean de Nivelle*, de Delibes. Voix pure, sentiment poétique, méthode naturelle et soignée, diction remarquablement nette, voilà ce qui assure d'avance une carrière. Du reste, M^{me} Wiborg a déjà fait ses preuves ; elle compte de nombreux et sincères témoignages de sympathie artistique. Le professeur Franz Mannstaedt, de Berlin, qui va bientôt prendre possession du bâton de Kapellmeister à Wiesbaden, la secondait de son double talent de pianiste et d'accompagnateur.

Au théâtre, répertoire habituel. La reprise d'*Orphée et Eurydice* n'a pas valu celle d'*Armide* où M^{me} Thérèse Malten est incomparable. *Haschisch*, un acte d'un personnage en vue qui se dissimulait sous un pseudonyme, semble s'être profondément endormi après quelques représentations. Le 6^e Sinfonie-Concert (série B) a fourni l'occasion d'applaudir le violoncelliste David Popper qui, sans être un Hugo Becker, est doué d'un fort beau talent. Dans l'adagio du concerto pour violoncelle, de Schumann, il a fait admirer ses qualités solides, et dans la *Danse des Elfes*, conclusion de sa Suite pour orchestre avec violoncelle obligé, *Im Walde*, on a acclamé sa finesse, son élégance et son étourdisant mécanisme. A signaler dans ce même concert, une étrange composition pour orchestre, de Richard Strauss : *Zarathustra*, tirée du livre fantastique de Friedrich Nietzsche. On y rencontre des parties d'une incontestable grandeur qu'a merveilleusement fait ressortir l'éminent Generalmusikdirektor Schuch.

Le *Requiem* de Berlioz a été donné deux fois au théâtre, en concert annuel : le mercredi des Cen-